

han Pijer

EDOUARD BURNIER

Nous avions cru...

Cette étude a été présentée à la Journée cantonale des
Unions chrétiennes vaudoises. En la dédiant, avec
reconnaissance à ses premiers rédacteurs, nous lui faisons
sa forme toute familière. Il ne faut dire que ces pages
s'ajoutent à la liste bibliographique de la revue de la
dent.

LAUSANNE
IMPRIMERIE LA CONCORDE

1940

EDOUARD BURRIER

Nous avons cru...

Cette étude a été présentée à la Journée cantonale des Unions chrétiennes neuchâtelaises. En la dédiant, avec reconnaissance, à ses premiers auditeurs, nous lui laissons sa forme toute familière. Il va sans dire que ces pages n'épuisent ni les textes bibliques ni le sujet qu'elles abordent.

LAUSANNE

IMPRIMERIE LA CONCORDE

1940

Au centre de l'Europe, la Suisse, dit le poète, « entame une hache et brise un glaive ». Mission politique dangereuse quand la hache se lève et qu'on tire l'épée. Et les grands voisins en veulent parfois à ce bloc de rocher posé au milieu de leurs terres et qui gêne leurs mouvements.

La Suisse : ce petit lac de montagne, bordé au nord par des forêts, à l'ouest par des prairies, qui paraît tantôt noir, tantôt vert, selon la rive d'où on le regarde. Et les propriétaires voisins lui reprochent parfois de prendre la couleur du pays d'en face. Le petit lac de montagne essaie de rester tout gris et de ne pas trop réfléchir. Il y aurait bien le bleu ciel, mais le ciel n'est plus bleu depuis ces mois d'orages.

Les échos des voix de la rive viennent se battre à la surface de ce lac. Voix pleines d'orgueil et de courage, souvent mêlés.

Nos chefs aussi nous parlent : « Vigilance... pitié pour les autres... confiance en Dieu ».

Mais derrière ces voix officielles, on perçoit le murmure résigné et continu de tous ceux qui disent :
« Nous avions cru... »

* * *

La Suisse est le pays des gens qui « avaient cru... » Des gens qui ne « savent plus que croire » aujourd'hui parce qu'ils espéraient, hier encore, tant de choses.

Nous avions cru, au lendemain de la guerre précédente, que l'Eglise avait devant elle un champ dévasté mais libre, qu'elle ne rencontrerait plus que ses deux vieux ennemis, le découragement et l'indifférence. Et nous l'avons vue, rejetée au nom de la raison d'Etat, persécutée, trahie même par beaucoup des siens, et cela dans le pays qui a le plus contribué à apprendre au monde à lire la Bible.

Nous avions cru à la conquête assurée de certains droits humains ; au droit d'être de sa race et de son opinion. Et nous avons vu se déchaîner des persécutions que l'histoire ne pourra pas oublier.

Nous avions cru à la lente mais sûre instauration d'une protection du travail, et d'abord de sa garantie assurée à quiconque voulait travailler pour vivre. Et nous avons connu la crise et le chômage avec toutes les restrictions qu'ils apportèrent aux justes conquêtes de la liberté professionnelle.

Nous avions cru à la mission de la Suisse, dans l'organisation de la paix, en particulier, et nous en

avons été réduits à nous voir retirer ou à nous retirer à nous-mêmes un à un tous les instruments de cette mission : intellectuels, politiques, économiques.

* * *

Sur le chemin d'Emmaüs marchent deux hommes, jeunes peut-être qui avaient suivi Jésus de Nazareth, prophète puissant en œuvres et en paroles. Ils l'avaient suivi pendant des mois et des mois. C'était lui-même qui les avait entraînés. Et puis il était mort — cela faisait deux jours déjà qu'il était mort. Et les voilà seuls sur la route, disant : *Nous avons cru*¹. Qu'est-ce qu'ils avaient cru ? L'Inconnu qui les a rejoints les questionne : « Jésus est mort, dites-vous ? Et vous êtes tout tristes ? Qu'est-ce que vous aviez donc cru ? »

— *Nous avons cru qu'il délivrerait Israël.*

— C'est là tout ce que vous avez cru ?

A vrai dire les deux compagnons ajoutent encore quelques articles de foi, de pauvre foi, morte avant-hier. *C'était* — ils ne parlent plus qu'au passé — c'était un prophète, un homme d'action dont la parole *était* puissante. Et le Maître qui est mort pour

¹ La traduction exacte est : *nous espérons...* Nous ne forçons pas le sens du passage en disant *nous avons cru...* qui rend mieux, détaché du contexte, toute la portée du mot grec et qui a l'avantage de correspondre à une locution française plus facile à isoler. La réponse de Jésus montre bien qu'il s'agit ici non seulement d'espérance déçue mais de *foi* défailante.

que ses disciples croient enfin en Lui, constate la défaite de cette foi.

Apparente défaite de la foi? Je n'en crois rien. Défaite bien réelle. Ces deux-là sont devenus des obstacles dangereux pour ceux qui croient déjà à la Résurrection. Ce sont des défaitistes. Entendez-les : « il est vrai que des femmes... »

Pourtant, ils sont encore — pour combien de temps, et pour combien de lieues? — rassemblés *en Son nom*. Et la promesse s'accomplit fidèlement. Jésus se met au milieu d'eux... et, le jour même de sa Résurrection, recommence, pour la dixième, pour la vingtième fois, à les enseigner : « O hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire »... Et l'entretien se poursuit aujourd'hui encore, sur tous les chemins de la terre où s'avancent, sans but, ceux qui avaient cru...

Nous sommes sur une route dangereuse. Et je le répète, j'ai vu autour de moi, dans la vie civile comme dans la vie militaire, non pas « d'apparentes défaites » de la foi mais des défaites de la foi très apparentes et très réelles.

Il y a quelque chose de pire que de ne pas croire : c'est d'*avoir cru*.

Le tragique de la scène d'Emmaüs, c'est qu'il s'agit des *disciples*. Imaginez l'issue de cette conversation si ce n'était pas le Christ vivant qui l'avait miraculeusement redressée. Qui sait? Peut-être, avant d'être rejoints par leur Maître, les disciples ont-ils fait un bout de chemin avec un ancien auditeur de

Jésus — un ami amené un soir à une de nos séances. Comme il a dû se féliciter celui-là, en voyant la défaite de leur foi ; et se dire : « J'avais bien failli me laisser prendre aussi ; j'ai eu raison d'être prudent et d'attendre un peu... »

Précisons. Car nous ne sommes pas au clair sur notre propre situation. Je tente d'en faire le tableau, il sera partiel et partial. A vous de compléter. Je trace le dessin, à gros traits, vous mettez les couleurs.

Mais il faut à tout prix sortir de la grisaille, de cette brume dans laquelle nos âmes s'agitent ou se terrent comme un pauvre gibier de marais qui entend, l'automne, les coups de fusil des chasseurs.

* * *

Il y a dans nos familles, dans nos Eglises, dans nos rues, dans nos ateliers comme dans nos cantonnements militaires, deux catégories de gens *qui avaient cru*.

Il y a ceux qui avaient cru que *Dieu ne permettrait pas cela*.

J'en ai rencontré des dizaines au service militaire. J'en rencontre tous les jours à Lausanne. Et je ne pense pas que cette façon-là de croire ou d'avoir cru en Dieu soit exclusivement vaudoise...

Il ne faut pas trop demander à ces anciens croyants, ce qu'ils croyaient d'autre que cet article unique de leur sincère et misérable profession de foi : « Dieu sert à empêcher les guerres ». Ce serait cruel d'insister

auprès d'eux, maintenant qu'ils ont perdu la foi.

Singulière façon, n'est-ce pas, de comprendre la parole de l'épître aux Hébreux : « la foi est une ferme assurance », comme s'il s'agissait d'une assurance contre les risques de guerre.

Si je parle un instant de ceux qui *avaient cru* de cette façon, c'est parce qu'ils sont nombreux et que nous devons comprendre qu'à leur manière ils souffrent ; ils souffrent, j'allais dire, inutilement si aucune souffrance était jamais inutile. Ils souffrent d'une désillusion ; souffrance dangereuse, qui risque de se muer en amertume et en scepticisme : « Moi aussi, j'avais cru... » Mais il ne faut pas oublier que c'était là précisément, pour une part, la souffrance des disciples d'Emmaüs et que Jésus n'a pas dédaigné de s'en occuper.

Et puis, quelle hypocrisie de juger la foi d'autrui quand presque tous nous avons — à notre façon — cru ou laissé croire que « jamais Dieu ne permettrait cela ».

Lorsque nos Eglises ont institué des heures de recueillement et de prière à certains jours de crise politique, j'ai retrouvé au milieu de cette foule de six heures du soir qui sortait des ateliers et des bureaux, une force et une paix que je n'aurais pas su chercher seul. Je suis reconnaissant à mon Eglise, à tous ces inconnus qui sont venus m'aider à prier. Mais je sais aussi que tout n'était pas pur dans les sentiments qui poussaient cette foule à se souvenir de Dieu, pas plus que dans les miens. Il y avait autre chose que de

la foi dans nos cœurs, dans notre foi autre chose que de la consécration, dans cette consécration autre chose que de l'adoration. La preuve ? Quand on crut, une première fois, le danger passé, cette foule n'est pas revenue chaque semaine au culte pour entendre ce que Dieu avait encore à lui dire.

Passons à l'autre catégorie de ceux qui *avaient cru*. Je pense à ceux qui *avaient cru que la foi des Eglises était assez forte pour empêcher la guerre*.

Non pas que Dieu voulait ou devait empêcher la guerre.

Ni que l'homme laissé à lui-même, sans foi, sans espérance et sans charité, y suffisait.

Mais les hommes de Dieu agissant sur cette terre ? les vrais chrétiens ? les Eglises chrétiennes ? les Unions chrétiennes ? ces immenses fédérations mondiales, ces nouveaux conciles œcuméniques protestants comme ces congrès eucharistiques catholiques qui égalaient déjà en importance les plus grandes manifestations internationales ?

Nous savions que Dieu *pouvait* permettre la guerre, nous savions que certains hommes *voulaient* la faire, mais nous avions cru que l'homme obéissant à Dieu pouvait et voulait l'empêcher.

* * *

Alors, ce qui me trouble, ce n'est pas tant que les gens aillent et raillent disant « leurs Eglises n'ont rien empêché » ; ce n'est pas tant qu'on me dise : « Où

est ton Dieu » ? Ce n'est pas que dix fois au moins mes camarades de service m'aient dit : « Pourquoi es-tu ici, puisque tu lis la Bible ? »

Ce que je crains c'est que cette défaite certaine, évidente, de notre foi, se transforme en déroute.

Il est sacrilège de nier que cette guerre soit le résultat de notre désobéissance, de notre incrédulité. Il est impie de dire que cela ne pouvait tourner autrement. Il serait cynique, pour un chrétien, de se promener la tête haute et de clamer, satisfait, au nom des prophéties et des apocalypses mal comprises « qu'il l'avait bien dit ». Et quant à vouloir après coup se désolidariser de ce que nous avons laissé faire, c'est lâche et cela ne trompe personne.

Les Eglises ont leur part de responsabilité, — je ne dis rien de plus, *leur* part, mais c'est assez — dans ce qui est arrivé. Défaite de notre foi ? Oui.

Et tout compte fait, j'aime mieux encore être avec ceux qui disent « nous avions cru » qu'avec ceux qui affirment que ni Dieu ni ses témoins ne pouvaient rien contre cette guerre.

Mais : autre chose les défaites, autre chose le désespoir.

Autre chose sont *les défaites de notre foi*, autre chose est *la défaite de la foi*.

Autre chose sont les revers politiques et même militaires de mon pays, autre chose l'abandon et la trahison de ce pays par ses fils, même vaincus.

Défaites de notre foi ; il faut le reconnaître, honnêtement, et nous les premiers, sinon d'autres s'en chargeront.

Abandon de la foi? Jamais.

Tout le péril et toute la grandeur de la situation des chrétiens, à cette heure, c'est qu'ils doivent reconnaître leur défaite... et continuer la lutte.

« Nous sommes pressés de toutes manières mais non réduits à l'extrémité ; dans la détresse, mais non pas dans le désespoir ;... abattus, mais non perdus. »¹ C'est Paul qui dit cela. Ah ! s'il n'y avait pas ces paroles-là, dans notre Bible, à l'origine même de notre Eglise, comme nous aurions peine à croire que les promesses de Dieu sont réservées aux *défaites* de notre foi et non seulement à ses victoires.

Toute la question est de savoir si c'est Dieu ou si c'est nous qui avons été vaincus.

Les disciples d'Emmaüs crurent à la défaite de *la foi* : ils sont à deux doigts de la débâcle. Jésus remet les choses au point, d'un mot. Il leur parle de *leur* foi : « O hommes... dont le cœur est lent à croire... »

* * *

Et maintenant, il est grand temps de reconnaître que la guerre n'est pas la *cause* de la défaite de notre foi.

Car je dois me rappeler une chose ; une chose que je n'ai pas comprise tout de suite, ni tout seul. Une chose que j'aime mieux oublier, parce qu'elle me gêne et m'inquiète. Mais dont il faut absolument

¹ II Cor. 4 : 9.

parler si nous voulons comprendre les vraies raisons des défaites de notre foi.

Nous risquons de nous tromper du tout au tout sur nous-mêmes, de nous préparer un « après-guerre » dangereux si nous nous arrêtons à cette idée : c'est la guerre qui a causé la défaite de notre foi.

Rien n'est plus faux.

Faux à tel point que c'est exactement le contraire qui est vrai.

Nous le savons pourtant : c'est la désobéissance de notre foi qui a causé la guerre. Alors, il est très dangereux de vivre dans l'illusion du contraire.

C'est l'illusion du mobilisé qui finit par être convaincu que la vie civile est parfaite, alors que c'est elle qui, par les désobéissances et les abandons de chaque peuple, nous a finalement obligés à prendre les armes. A nous entendre certains soirs, au cantonnement, il semblait qu'il suffirait qu'on nous rendît à la vie civile pour que nous signions l'engagement d'être désormais parfaitement heureux et de n'avoir plus rien à réclamer. Questions professionnelles, politiques, difficultés de famille, problèmes personnels, plus rien de tout cela, qui nous valait pourtant cette guerre, n'existait. C'était même assez touchant de naïveté, d'optimisme facile, si ce n'avait été de l'aveuglement.

Le danger qui nous guette tous en ce moment, c'est d'en venir à croire que la guerre est la cause de toutes nos faiblesses ; alors qu'elle n'est qu'une conséquence ; plus brutale, plus douloureuse sans

doute, mais une conséquence ; à tout moment je me surprends à donner la guerre comme excuse. Lors des événements de Norvège, j'ai abandonné pendant deux jours un travail pressant... parce qu'une nouvelle phase de la guerre commençait. Nervosité ? Oui. Mais aussi défaite, grignotage de la foi.

Toujours prise pour excuse, la situation internationale exceptionnelle où nous sommes nous suggère chaque jour de renvoyer au lendemain, une fois de plus, des tâches dont nous devrions nous être acquittés depuis des années déjà. La guerre devient la bonne excuse. C'est en quoi elle est véritablement diabolique : le mal devient l'excuse du mal.

L'autre jour encore, j'ai eu un geste dont je n'ai pas lieu d'être fier. Abonné à une revue française, qui m'est fort utile, j'ai décidé de m'en passer sous un vague prétexte d'économie ; à vrai dire, de sécurité et de paresse ; pour ne pas courir le « risque », non plus, de voir cette revue servie trop irrégulièrement. Raisonnement sans cœur et sans intelligence : tandis que les collaborateurs de cette revue, dont plusieurs sont mobilisés, font des prodiges de dévouement pour « tenir », et en défendant leur pays, essaient en plus de poursuivre l'activité la plus désintéressée, un abonné neutre les lâche, par prudence. La lecture de l'appel de la Rédaction m'a fait honte de mon geste, au dernier moment.

Mais ce qui m'a inquiété c'est que j'avais déjà pris des réflexes de guerre, que le premier geste devenait chez moi celui de la méfiance et de la défensive, de l'abstention.

Or, ce sont là les réflexes non seulement de notre humeur et de notre porte-monnaie, mais aussi de notre foi.

La foi, la foi en Dieu, est traitée comme une affaire.

Les temps sont troublés, on la suspend, comme on suspend les paiements dans un pays envahi. Nous avons cru... et nous croirons de nouveau. Mais aujourd'hui, restreignons-nous, rationnons-nous, gardons nos réserves et utilisons le moins de foi possible, comme on économise l'huile et le sucre.

C'est cela la défaite de notre foi. Et cette défaite, comme celle des disciples, porte un nom moins glorieux encore : *la trahison*.

Non, la guerre n'est pas la cause de ces défaites de la foi. La cause, elle est dans la qualité de notre foi qui a d'abord causé cette guerre.

* * *

Revenons à nos compagnons de route, les disciples d'Emmaüs.

Toute leur défaite tient en ceci :

Ils ont cru quelque chose alors qu'il fallait croire quelque'un.

Ils ont, d'ailleurs, cru quelque chose de très bien, de très patriotique, de très légitime ; quelque chose qu'un bon disciple juif pouvait aussi croire : ils ont cru que Jésus délivrerait Israël.

Mais ils ont oublié l'essentiel ; ils ont oublié qui était Jésus.

Ils ont attendu que Jésus *fasse quelque chose* alors qu'il leur était dit de croire que Jésus *était quelqu'un*. Et dans cette simple distraction de leur foi est contenue toute sa dégradation.

Ces hommes commencent à oublier Dieu. Ils cessent de servir Dieu et commencent à se servir de lui. En termes plus cyniques et plus brutaux, leur réflexion amère et découragée revient à dire : « Nous avons cru que notre Maître servirait à quelque chose... »

Délivrés du péché, de la condamnation, de l'angoisse, du remords, délivrés de la mort, tout cela n'a plus aucun sens : « Il n'a pas délivré Israël ». Traduisons :

Jésus-Christ nous a délivrés du péché — aucune importance, il ne nous a pas délivrés de la guerre.

La Bible nous a éclairés dans nos ténèbres — qu'est-ce que cela peut bien me faire puisqu'elle n'a pas éclairé « les Allemands ni les Russes » (comme on dit en Suisse).

L'Eglise m'a baptisé, m'a enseigné, m'a confirmé, m'a prêché, m'a donné la communion : plus rien de cela ne compte puisqu'il y a toujours des mécréants — et qui réussissent — des blasphémateurs, des renégats.

Dieu m'a parlé — je le sais, je le reconnais, même aujourd'hui, mais cela n'a plus de signification puisque des hommes ont trouvé le moyen de se rendre sourds.

La foi nous rend plus que vainqueurs — et c'est à des vaincus que vous demandez de le croire en avouant leur défaite !

Oui, c'est bien comme cela que nous raisonnons, avec une espèce de rage et de confusion. C'est toujours ainsi que l'homme naturel raisonne. Nous le savons bien nous qui avons si souvent dit à Dieu :

— Puisque je crois — fais ceci pour moi (et non pour cet autre qui te le demande aussi).

— Puisque je te prie, exauce-moi (et non cet autre qui te demande le contraire).

— Puisque je vais dans cette Eglise, rends-la forte, nombreuse, intransigeante (et l'autre devra s'unir à elle).

— Puisque je reconnais mon péché, pardonne-le moi (mais ne m'en délivre pas).

Le temps me manque pour montrer qu'à travers toute la Bible la seule différence entre une foi victorieuse et une foi vaincue se ramène toujours à ceci :

La foi victorieuse ne pose pas de conditions à Dieu — la foi vaincue en pose.

La foi victorieuse croit en Dieu et n'espère plus autre chose — la foi vaincue croit toute espèce de choses et espère que Dieu les lui donnera.

La foi du vainqueur, en définitive, est celle qui est absolument vaincue par Dieu — la foi du vaincu, celle qui essaie encore et toujours de vaincre Dieu.

Voyez la réponse de Jésus aux disciples d'Emmaüs : « ...ne saviez-vous pas qu'il fallait que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire? » Sa gloire — non la délivrance d'Israël ou l'exaucement de ma dernière prière — voilà ce qui

importe. Et voilà ce qui fait vivre ou mourir la foi. Quelqu'un ou quelque chose, tout est là.

L'échec du jeune homme riche? Il voulait avoir quelque chose. Lui aussi, quelque chose de très bien, de supérieur, de « spirituel », mais tout de même *une chose* : la vie éternelle. Et Jésus lui répond : *quelqu'un*. « Suis-moi. »

Nicodème, un chef des Juifs, va voir Jésus. Même difficulté. Il s'achoppe et s'accroche à *quelque chose* — « comment un homme peut-il naître de nouveau? » — Et Jésus lui pose la question essentielle, la question de la foi en *quelqu'un* : « Vous ne recevez pas *mon* témoignage... vous ne croyez pas quand *je* vous parle... Personne pourtant n'est monté au ciel si ce n'est le Fils de l'homme qui est dans le ciel ».

L'enfant prodigue : « Mon Père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir » — *quelque chose*. Et quand il a souffert et compris : « Je me lèverai et j'irai vers mon Père » — *quelqu'un*.

Marthe : elle s'occupe de *quelque chose* — Marie, elle, s'occupe de *quelqu'un*. Et c'est bien sûr qu'il faut « faire les choses », comme on dit chez, nous qu'il faut que « quelqu'un s'occupe des choses ». Mais pas de cette façon-là.

N'y a-t-il donc aucune *chose* nécessaire, indispensable à la foi? L'Évangile affirme qu'il y en a une, mais une seule : le Royaume de Dieu, c'est-à-dire encore la Royauté de *Quelqu'un*.

Un homme a compris avec une sûreté et une finesse admirables ce qu'il en était de la foi : c'est le

centenier de Capernaüm¹. Lui aussi demande *quelque chose*, mais il sait à *qui* il le demande ; il sait que l'important ce n'est pas de demander, d'insister ; l'important, c'est que Jésus soit là. Il a si fort le sentiment de ce qu'est la *personne* de Jésus, non de sa puissance seulement, mais de sa sainteté ; il sent l'immense différence entre leurs deux personnes. Il n'est rien, Jésus est quelqu'un : « Seigneur, ne prends pas tant de peine ; je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit : c'est pourquoi je ne me suis pas cru digne d'aller vers toi ». Et il demande avec tant de foi et de sobriété, avec une si parfaite convenance : « Mais dis un mot et mon serviteur sera guéri ». Lorsque Jésus entendit ces paroles, il admira le centenier et, se tournant vers la foule qui le suivait il dit : « Je vous le dis, même en Israël je n'ai pas trouvé une aussi grande *foi* ».

Cette foi... c'est celle d'un officier de l'armée d'occupation. Je pense que le plus grand miracle de Jésus, ce jour-là, ce n'est pas d'avoir guéri à distance un esclave malade, c'est d'avoir inspiré à cet étranger, à ce païen une foi telle qu'elle nous reste en exemple aujourd'hui.

* * *

Donc, ces deux disciples qui *avaient cru* croient de nouveau ; ou plutôt, ils croient enfin.

¹ Evangile de Luc 7 : 2-10.

Ces vaincus sont renvoyés au combat : nous sommes au jour de l'Ascension.

Un signe bien certain nous permet de reconnaître dans le groupe qui entoure Jésus deux frères de nos compagnons de route.

...Un jour qu'ils étaient réunis, ils lui demandèrent ; « Seigneur, est-ce en ce temps que tu vas rétablir le Royaume d'Israël? » Il leur répondit : « Ce n'est pas à nous de connaître les temps ou les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Mais vous recevrez une puissance, l'Esprit saint descendant sur vous et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'au bout de la terre ¹.

Vous les avez reconnus?

Seigneur, est-ce en ce temps que tu rétabliras le royaume d'Israël? Ces apôtres ressemblent comme des frères aux disciples. Exactement la question du chemin d'Emmaüs ! A un mot près, pourtant, et c'est ce mot qui marque tout le changement survenu dans leur vie : *Seigneur*.

Le seul mot important, le seul mot juste dans cette pauvre phrase d'hommes.

Jésus le marque aussitôt dans sa réponse. Il repousse la question, assez vivement même : « Ce n'est pas à vous de connaître les décisions de votre Père ». Cette réponse est celle d'un Seigneur ; car, lui, connaît toutes les décisions de son Père.

¹ Actes 1 : 6-8.

Et les disciples comprennent. Un silence : celui de l'obéissance.

Comme ce bref dialogue — il tient en deux répliques — montre bien ce que c'est que de *changer* dans la vie chrétienne : Toujours les mêmes soucis, toujours les mêmes difficultés, les mêmes questions, mais une autre attitude ; toute autre. *Nous avons cru...* et le silence de l'amertume. *Seigneur...* et le silence de la foi.

Alors, à cause de ce nom de Seigneur, dans ce recueillement des disciples, le Maître parle. A ceux qui croient en lui, et qui viennent de professer ainsi leur foi, d'un seul mot, il dit deux choses :

1. Vous recevrez une puissance.
2. Et vous serez mes témoins.

* * *

Il nous faut, pour traverser cette grande tentation de désespoir qu'est la guerre, pour accepter cette terrible défaite de notre foi et cette apparente défaite de la foi, des certitudes très simples.

La guerre simplifie tout : notre alimentation, notre langage, nos sentiments, nos problèmes politiques. Elle ne résoud rien, mais elle ramène tout à des données élémentaires ; elle nous colle à la nécessité ; elle nous met dans une situation peut-être inextricable mais terriblement simple. En temps de guerre, on n'a plus le choix entre dix ou vingt possibilités. On a le choix entre deux manières de faire. Et l'on

apprend alors ce que c'est vraiment que de *choisir*. On est pour ou contre, c'est la définition de la guerre ; c'est la loi pour les neutres comme pour les belligérants.

Et c'est vrai des choses de l'esprit, comme de celles du corps.

Notre foi aussi se simplifie. Elle revient à l'essentiel.

Quand un bombardement a détruit les aqueducs, il faut aller se ravitailler aux sources. Et malheur à la ville dont les sources sont trop éloignées ou placées sous le feu de l'ennemi. Ce fut, dit-on, le cas de Varsovie.

Simplifier notre foi, c'est retourner à la source.

Est-ce un mal ? Qui oserait le soutenir ? C'est au contraire le seul bien — *le seul* — que nous puissions attendre de ce déchaînement du mal. Le bien que Dieu nous offre et pour lequel il nous faudra peut-être donner chaque jour un peu de nos biens, un peu de nos sécurités.

La foi que Dieu nous donne est à prendre ou à laisser.

Elle est à prendre là où Dieu nous en indique la source. Et telle que Dieu la fait jaillir, sans addition ni de sirop ni d'alcool. Ce n'est plus de l'eau au robinet, cet instrument si commode pour modérer le débit, et se servir à l'heure que l'on veut.

C'est l'eau de la source ; l'eau vive, vers laquelle il faut se pencher pour boire agenouillé et la tête basse. L'eau qui, dans sa pureté, reflète notre image, nous oblige à nous regarder en face et tout près jusqu'à ce

que nos lèvres rencontrent sa fraîche surface. Et l'on boit en se regardant enfin dans les yeux.

Aussi, en parlant aujourd'hui de la foi, nous faut-il en parler très simplement et ne dire que l'essentiel.

Cet essentiel — qui ne me prive pas d'autres biens mais qui me permet et me donne le goût de m'en passer — je le trouve dans la dernière parole de Jésus avant qu'il soit enlevé : *puissance et témoignage*.

Dans une formule aussi brève tous les mots sont importants. Puissance et témoignage, cela fait *trois* mots, trois mots importants. Cela veut dire que ce petit *et*, de rien du tout, apparemment sans signification propre est lui aussi de toute importance. Nous y reviendrons à l'instant.

Notre foi doit *recevoir une puissance*. Non pas *devenir une puissance*.

Les puissances dans ce monde, les spirituelles comme les temporelles, finissent toujours par faire des guerres ; par sortir de leurs limites, ce qui est exactement la définition de la guerre..

Aussi Jésus ne dit-il pas : vous *serez* puissants... Mais, vous recevrez une puissance ; et c'est très différent.

Cela veut dire : Vous n'êtes pas autonomes. Un ambassadeur n'est pas une puissance propre ; sa seule force vient de ce qu'il représente, de la Puissance qui l'envoie. Il a reçu une puissance, mais il n'est pas libre de faire ce qu'il veut.

La foi m'oblige à choisir entre ces deux seules possibilités : recevoir une puissance de Dieu et n'être

pas libre d'en disposer, ou tenter par moi-même d'être puissant, soi-disant libre, en fait prisonnier de moi-même.

Jésus le dit en propres termes : vous recevrez une puissance *et* vous serez mes témoins.

Dans la foi, puissance et témoignage sont liés comme la bûche qui brûle à la flamme qu'elle nourrit. La chaleur contenue en puissance dans le morceau de bois n'est rien sans la flamme qui jaillit d'elle et qu'elle entretient.

On compare souvent la foi à l'eau vive. Une masse d'eau n'est qu'une force en puissance. Il faut qu'elle coule pour manifester ses effets. L'eau stagnante est de l'eau morte. Ainsi, le témoignage est le courant qui entraîne la masse d'eau. Il est la pente naturelle qui, du sommet où elle jaillit, entraîne l'eau vive vers les plaines habitées, pour l'apporter aux hommes. Et dire que tant de chrétiens pensent encore que le témoignage ce sont les petits bateaux qui vont sur l'eau, ou les entrepôts bien remplis qui bordent le fleuve.

Voilà pourquoi ce mot *et* a tant d'importance. Il signifie *pour, à condition d'être mes témoins*. Croyez-vous que le Conseil Fédéral donnerait des pouvoirs à un ministre qui les lui demanderait sans s'engager à représenter notre pays ?

Donc, une puissance, mais dont on ne dispose pas. C'est très exactement ce qu'on doit appeler *une* puissance et non *la* puissance.

Un pouvoir infini dans sa force, inépuisable dans

sa manifestation, souverain dans son effet mais strictement limité dans son emploi. Car il doit servir à une seule chose : être un témoin. L'ambassadeur qui cesse de représenter son pays perd aussitôt tout le pouvoir attaché à son titre. Le chrétien qui cesse de témoigner ne reçoit plus aucune puissance. « Vous recevrez une puissance *et* vous serez mes témoins. »

La foi ne réside pas dans le témoignage seul : on peut faire des témoignages sans avoir la foi. Il y a des faux témoins. Mais la foi ne réside pas non plus dans la puissance seule : on peut avoir beaucoup de puissance spirituelle sans avoir la foi. La foi, c'est la puissance qui se dépense et se renouvelle dans le témoignage.

Il ne suffit pas de le dire. Il faut le prouver. Cette preuve nous la refaisons tous les jours.

Oui ou non avons-nous fait l'expérience que nos Unions meurent dès qu'elles cessent de témoigner, et vivent du témoignage de leurs membres ?

Est-il vrai ou faux que notre foi a été renouvelée au milieu de nos camarades de service, chaque fois que nous avons obéi à l'ordre de témoigner et que ni les prières ni les lectures quotidiennes de la Bible n'ont suffi à nous donner aucune puissance quand nous refusions d'être des témoins ?

Oui ou non, avons-nous enfin compris que la parabole des talents est la parabole du témoignage : les uns montrent leur trésor, les autres le cachent. Les uns parlent, les autres se taisent. Mais comment faire fructifier un trésor en le cachant ? Quel pouvoir

représente la pièce d'argent que je refuse de montrer ?

Le témoignage n'est pas une conséquence lointaine, éventuelle, incontrôlable de la foi. *Il en est la condition absolue.*

Le témoignage est, comme disent les banquiers, le nantissement de la foi. Et c'est pourquoi le refus de témoigner est l'anéantissement de la foi.

Et je rappelle que cette définition-là de la foi est une définition de guerre.

Il n'y en aura d'ailleurs jamais d'autre, car le chrétien sera toujours en guerre.

Cette guerre finira. Mais la bataille de la foi ne finira pas avec elle. Dans cinq ans, dans dix ans on parlera, peut-être, du même sujet. Qui sait si nous ne dirons pas alors : « nous avons cru que la paix serait autre chose qu'une guerre qui se poursuit », comme nous disons : « nous avons cru... que la paix était autre chose qu'une guerre qui se préparait ».

Il n'y aura pas de paix, pas de repos, pas de démobilisation, pour la bataille de la foi.

Écoutons cet ordre impitoyable et désespérant pour les soldats du Christ qui comptent encore leurs jours de service et s'impatientent devant leur calendrier biblique : « Vous serez mes témoins à Jérusalem... et dans toute la Judée... et dans la Samarie... et jusqu'aux extrémités de la terre », — ce qui veut dire jusqu'à la fin du monde.

Le chrétien qui se rendormira après la guerre sera aussi sûr de se réveiller à la prochaine alerte que ce

camarade de service qui chaque soir s'endormait en me faisant cette bonne plaisanterie militaire — elle n'est pas sans portée spirituelle : « Dis, tu me réveilleras si j'ai soif ».

Alors il nous faut la foi pour tout le temps de la guerre, dont cette guerre n'est qu'un épisode, qu'une journée, qu'une heure, aux yeux de Dieu et au calendrier de l'Eglise militante.

C'est précisément pourquoi Jésus nous dit que la foi est puissance et témoignage.

Puissance est un mot de guerre. C'est le mot même de la guerre, des épreuves de force.

Vous avez remarqué que le Nouveau Testament ne nous parle pas tant de courage que de puissance.

Il y a beaucoup de gens qui ont du courage. Ce dont nous avons besoin, c'est de puissance.

On peut avoir du courage en face de la mort. Ce qui nous est non demandé, mais donné, c'est une puissance sur la mort.

Le courage peut être impuissant. Dans la guerre actuelle nous avons assisté, émus et révoltés, au spectacle du courage d'une nation, vaincue parce qu'elle n'avait pas une puissance suffisante.

Je demande souvent à Dieu le courage. Cela me paraît plus convenable et plus crâne ; cela doit, pensé-je, montrer, de ma part, une certaine bonne volonté et un reste de dignité. C'est que j'ai peur de recevoir une puissance, *parce que cette puissance est liée à l'ordre de témoigner.*

Voilà une preuve — et la plus directe, la plus

convaincante — de ce lien que nous rappelions à l'instant. L'apôtre ne dit pas : « notre *courage*, c'est notre foi » ; il dit : « notre *victoire*, c'est notre foi.

Sans cette conviction absolue, nous pouvons peut-être encore protester, nous ne pouvons plus témoigner, c'est-à-dire que nous ne pouvons plus vaincre.

Car le témoignage est l'arme offensive de la foi. Non pas une arme : la seule.

J'appelle, bien entendu, *témoignage* tout acte et toute pensée devant lesquels nous pouvons honnêtement ajouter ces mots « au nom du Seigneur ». Tout ce qu'on fait par obéissance est un témoignage.

Devant la justice, un témoin est un homme ou une femme à qui on ordonne de parler.

Le chrétien est celui à qui Dieu ordonne de parler dans le procès que le monde fait à Jésus-Christ.

Etre témoin, ce n'est pas faire une conférence religieuse, de temps à autre, et dire : « Je parle de Dieu, écoutez-moi ». C'est dire : « Dieu parle, écoutons-le ».

Le témoignage n'est pas un acte isolé, un mot courageux et bien placé. C'est aussi cela, ce n'est pas d'abord cela.

Le témoignage, c'est une certaine façon de vivre. Ce n'est pas une certaine façon de parler de Dieu, c'est la seule façon de le laisser parler.

Un témoin n'est pas d'abord un homme qui parle, c'est d'abord un homme qui écoute.

Quand nous enlèverons-nous de l'esprit cette idée que le témoignage est d'abord et surtout une mani-

festation publique ? Bien sûr, le témoignage peut être rendu dans une « réunion de témoignage ». Mais écoutons ces hommes et ces femmes qui ont reçu l'ordre de témoigner par la parole et retenons bien ce qu'ils nous disent.

Ils nous disent qu'il faut *être* un témoin et non *faire* des témoignages. Que la vie entière est un témoignage, c'est-à-dire une obéissance quotidienne à ce qu'on a vu.

Le chrétien est un témoin parce qu'il est lié à quelque chose qui est arrivé. Que dis-je : à quelqu'un qui est venu.

Dès l'instant où ces disciples ont dit : « Seigneur », ils se sont constitués prisonniers de Dieu.

Le témoin est ce prisonnier libre « sur parole » que Dieu laisse dans le monde pour annoncer que seul le service de Dieu libère des servitudes humaines.

Mais ce n'est pas parce que nous parlons que nous sommes témoins. C'est parce que nous sommes envoyés.

Et que cherchons-nous encore à justifier et à expliquer ce mot, à l'analyser et à le nuancer quand c'est le titre de gloire qui est donné à Jésus lui-même, « le Témoin fidèle ».

Quand Jésus dit : « Vous serez mes témoins » l'autorité de son ordre ne vient pas seulement de ses titres divins, elle vient de ce qu'il a été le seul témoin fidèle et véridique. Avant d'être le Seigneur dont on témoigne, il est et il reste le Seigneur qui témoigne. Il est le chef des témoins.

Pourquoi le témoignage, et pas une autre arme ?
Parce qu'il n'y en a pas d'autre ¹.

Toutes les autres armes que nous pourrions prendre, que nous prenons si souvent finissent par nous faire affirmer notre puissance et mènent les chrétiens à la désobéissance et à la défaite. La défaite de leur foi en Dieu seul.

Cherchons un peu :

L'amour, par exemple, ne serait-il pas au-dessus du témoignage ?

Mais quel amour plus grand y a-t-il que de dire aux hommes que Dieu les aime ? La charité est bien pauvre si elle n'a qu'elle-même à offrir. Et si j'aime un peu, dois-je laisser croire que ce sentiment vient de moi ? Qu'ai-je que je n'ai reçu ? J'aime parce que Dieu m'a aimé le premier. Tout sentiment et tout geste d'amour est un témoignage de l'amour de Dieu. Aucun chrétien n'a pu aimer vraiment un être humain sans lui parler une fois au moins de cet amour de Dieu. Et les heures où il a rendu ce témoignage sont les seules heures où il a vraiment aimé.

Aimer, c'est laisser Dieu aimer à notre place.

Aimer, ce n'est pas s'attacher à un être pour en faire

¹ On remarquera que si le passage bien connu de l'épître aux Ephésiens (chap. 6, versets 13-17) fait allusion à *toutes les armes* de Dieu, une seule des armes énumérées est *offensive* : l'épée. Il s'agit de *l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu*. C'est précisément à cette Parole qu'est lié le témoignage chrétien. Non seulement sa puissance ne vient pas de lui, mais encore il ne choisit pas son arme.

ou pour devenir son dieu. Cela s'appelle *idolâtrer*. Et l'idolâtrie humaine est l'exacte contre façon de la foi.

Mais, ne pourrait-on mettre au-dessus du témoignage le sacrifice ? Alors que devient celui du Christ, le seul sacrifice qui pour nous compte vraiment, le seul que Dieu puisse prendre au sérieux, le seul qui donne un sens au nôtre ?

Le sacrifice des chrétiens sera toujours un témoignage rendu à celui du Christ. Ou bien il n'est qu'une orgueilleuse et dérisoire tentative de sauver soi-même les hommes.

Non, la foi elle-même n'est pas au-dessus du témoignage. Car elle n'existe pas en dehors de lui. La foi qui ne témoigne pas n'est pas une foi imparfaite, malade, infirme, mais après tout vivante. Elle est morte.

Morte empoisonnée, intoxiquée comme un organe de notre corps qui refuse sa fonction.

Le témoignage est la respiration de la foi.

Qu'elle cesse de respirer et c'est l'asphyxie.

* * *

Une des raisons qui donnent à penser que cette guerre sera longue c'est que chaque arme nouvelle — mine, canon ou gaz — semble être neutralisée assez rapidement et assez efficacement pour qu'aucune supériorité technique ne s'affirme absolument.

Si Dieu a choisi le témoignage comme la seule

arme de la foi, c'est que rien, aucune invention de l'Ennemi ne peut neutraliser cette arme.

Satan a des troupes, des admirateurs, des adorateurs.

Il a ses légions noires d'anges déchus.

Il a de l'or et de parfaits chimistes.

Il a su contrefaire toutes les armes de l'Esprit.

Mais il n'a pas de *témoins*.

Car pour forger cette arme, pour tremper l'épée de la Parole, il a fallu que Dieu lui-même meure sur une Croix, en nous enseignant ainsi par son propre témoignage à être ses témoins.